

Études littéraires africaines

TOIVANEN (Anna-Leena), *Mobilities and Cosmopolitanisms in African and Afrodiasporic Literatures*. Leiden : BRILL, coll. Textxet : Studies in Comparative Literature, vol. 95, 2021, XII-244 p. – ISBN 978-9-004-44475-1



Bernard De Meyer

Number 54, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098528ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098528ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

De Meyer, B. (2022). Review of [TOIVANEN (Anna-Leena), *Mobilities and Cosmopolitanisms in African and Afrodiasporic Literatures*. Leiden : BRILL, coll. Textxet : Studies in Comparative Literature, vol. 95, 2021, XII-244 p. – ISBN 978-9-004-44475-1]. *Études littéraires africaines*, (54), 250–252. <https://doi.org/10.7202/1098528ar>

TOIVANEN (Anna-Leena), *Mobilities and Cosmopolitanisms in African and Afrodiasporic Literatures*. Leiden : BRILL, coll. Textet : Studies in Comparative Literature, vol. 95, 2021, xii-244 p. – ISBN 978-9-004-44475-1.

Dans cet ouvrage, Anna-Leena Toivanen rassemble un certain nombre de ses articles (plusieurs ayant été retravaillés), parus entre 2016 et 2019, concernant la question du cosmopolitisme dans les littératures africaines et afrodiasporiques contemporaines, dans les aires linguistiques francophone et anglophone. Le dénominateur commun est la notion de mobilité, plus large et plus complexe que celle de migration, avec laquelle elle est fréquemment confondue, ce qui induit une conception superficielle du cosmopolitisme. Issues des sciences sociales, les *mobility studies* n'ont pas encore pris leurs marques dans les études postcoloniales ; c'est donc un champ inédit qu'explore A.-L. Toivanen, ce qui lui permet, à partir des études en sociologie de Tim Cresswell, Mimi Sheller et John Urry principalement, d'aller au-delà de la migration et du transnationalisme. En conséquence, l'objet des analyses se trouve dans la représentation littéraire des déplacements, aussi bien réels qu'imaginaires, virtuels et communicationnels, et dans celle des barrières qui empêchent ces mouvements. En contrepartie, le postcolonialisme pourra servir à nuancer les *mobility studies*. Cette approche permet à l'auteure d'affiner la notion de cosmopolitisme, en tant qu'attitude d'ouverture sur l'altérité et en tant qu'appréhension de sa propre positionnalité dans un contexte mondial (p. 9). Le cosmopolitisme est un processus dont l'aspiration demeure de l'ordre de l'utopie et les articles recueillis dans cet ouvrage insistent souvent sur les échecs d'une rencontre éthique avec le Monde et avec l'Autre (p. 12).

Dans les romans analysés, les mobilités (et leurs limites) sont incarnées par des objets (tel que le passeport, vrai ou falsifié), des moyens de transports (la voiture, le métro...) et de communication (le téléphone portable, Skype...), des endroits comme l'hôtel, l'aéroport et toutes sortes de frontières. Tous ces accessoires se manifestent de façon différente selon le statut du voyageur : ce dernier peut appartenir à l'élite (les « afropolitains » dans l'acception de Taiye Selasi, un concept dont la pertinence est relativisée dans cette étude), aux classes moyennes, ou encore aux populations dites « abjectes ». Ces trois catégories correspondent aux trois parties de l'ouvrage, l'ensemble étant précédé d'une introduction et suivi d'une conclusion ; chacune est composée de trois chapitres, dans lesquels sont étudiés un ou plusieurs textes pertinents. Ces frontières notionnelles sont cependant poreuses, contrairement à d'autres, dont A.-L. Toivanen mentionne la prolifération ; ainsi Nina, dans *Loïn de mon père* de Véronique Tadjo, bénéficiant de facilités pour se déplacer et se connecter, pourrait être considérée comme une privilégiée, alors que le roman est analysé dans la deuxième partie.

La force de l'ouvrage réside dans la finesse de ses analyses. Il propose ainsi une véritable « poétique de la mobilité » (p. 10) fondée sur l'étude de tropes, d'éléments génériques et narratologiques : la représentation de la mobilité est donc envisagée au niveau à la fois thématique et formel. La diversité des textes étudiés, datant des trente dernières années, certains célèbres et d'autres ayant connu une diffusion plus confidentielle, autorise des lectures variées et complémentaires, mettant en valeur la perspective comparatiste du volume. Le premier chapitre décrit ainsi les « mobilités anxieuses » des « afropolitains *avant la lettre* » dans *Changes : A Love Story* (1991) de l'auteure ghanéenne Ama Ata Aidoo ; ses personnages, imitant le cosmopolitisme occidental, ont du mal à s'accommoder de l'« automobilité », de l'hôtel conçu comme une immobilisation dans un entre-deux, et du voyage en classe affaires. Dans le chapitre suivant, la chambre d'hôtel est analysée plus en détail à partir de nouvelles de Sefi Atta et Chimamanda Ngozi Adichie ; ce lieu serait « un chronotope de la postcolonialité mondialisée : sous la mobilité hypermondiale apparaissent l'exploitation et les structures d'inégalité » (p. 57 ; nous traduisons), provoquant un sentiment de non-appartenance chez les personnages. La difficulté du retour chez soi (*homecoming*) est le sujet de la dernière section de cette première partie. Les notions de nostalgie et de perte chez le narrateur, à la fois touriste et autochtone, ayant naguère quitté son pays natal pour celui l'ancien colonisateur, sont examinées à partir d'une lecture serrée de *Lumières de Pointe-Noire* d'Alain Mabanckou.

Le premier chapitre de la deuxième section considère les moyens de communication des « cosmopolitains pratiques », tels qu'ils sont représentés dans des romans de Liss Kihindou, Véronique Tadjo, NoViolet Bulawayo et Chimamanda Ngozi Adichie. A.-L. Toivanen note que ces moyens sont souvent insuffisants, ne parvenant pas à établir un véritable dialogue au-delà des frontières. Les mobilités urbaines quotidiennes sont à l'honneur dans le chapitre suivant. Les tentatives d'adaptation aux transports parisiens dans *Elle au printemps* de Michèle Rakotoson et *Tais-toi ou meurs* d'Alain Mabanckou illustrent la débrouillardise des personnages, que ce soit dans un récit de nature autobiographique ou dans un roman policier. Fabienne Kanor, dans *Faire l'aventure* (chap. 6), met en lumière les limites de cette débrouillardise en suivant le parcours de Biram, qui le conduit de Mbour à Lampedusa en passant par Ténérife. En définitive, tous ces personnages utilisent le cosmopolitisme comme stratégie de survie, ce qui fait que ce dernier demeure « inévitablement une manifestation imparfaite des idéaux cosmopolites » (p. 128 ; nous traduisons). La troisième partie, intitulée « Abject Travels of Citizens of Nowhere », traite des laissés-pour-compte qui sont obligés de voyager pour des raisons politiques ou économiques. Ceux-ci font face à une multiplication des frontières, comme le montre par exemple *Harare North* de Brian Chikwava (chap. 7). Ces frontières ne sont pas seulement topographiques, mais également symboliques, culturelles et conceptuelles (p. 150), notamment lorsque le personnage fait face à une situation de

unbelonging, c'est-à-dire de non-appartenance. Consacré à *Twilight Trek* de Sefi Atta et à *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye, le huitième chapitre évoque les clandestins qui s'engagent dans un voyage de « non-arrivée » et représentent les limites du cosmopolitisme : ils « sont condamnés à des limbes abjects composés de ceux qui ne peuvent prétendre se sentir chez eux nulle part au monde » (p. 187 ; nous traduisons). Dans le dernier chapitre enfin, la zombification du voyageur abject et l'impossibilité d'échapper à cette mutation sont illustrées à partir de lectures du *Paradis du Nord* de J. R. Essomba et de *A Distant Shore* de Caryl Phillips.

Tout au long de l'ouvrage, la littérarité du texte se trouve mise en valeur, au même titre que le rapport entre le réel et sa représentation dans le récit. Quoiqu'elle ne revendique pas une approche sociocritique, l'auteure se place dans la filiation de Claude Duchet en soulignant le fait que le texte littéraire produit son contexte. L'un des atouts fondamentaux de cet essai est ainsi de rapprocher les notions de cosmopolitisme et de migration dans les études postcoloniales et d'ouvrir un grand nombre de pistes, certaines étant signalées dans la conclusion, discrètement intitulée « Coda ». La démarche se rapproche ainsi de celle de Subha Xavier qui, dans *The Migrant Text : Making and Marketing a Global French Literature* (McGill-Queen's University Press, 2016), définissait la littérature migrante comme une façon d'écrire indépendante de l'origine ethnique ou nationale de l'auteur, mais prenant en compte les réseaux mondiaux, les canons de la littérature mondiale et la migration (p. 12). Malgré un corpus différent – les littératures africaines et afrodiasporiques pour la chercheuse finlandaise et les ouvrages francophones publiés en France ou au Québec pour la théoricienne américaine –, les deux auteurs s'accordent sur le fait qu'il faut désenclaver la recherche en littérature et proposer une nouvelle poétique qui tienne compte d'une écriture dénationalisée et en perpétuel mouvement. La bibliographie de près de trente pages, rassemblant des titres majoritairement en anglais, est une source inépuisable pour tout chercheur voulant approfondir ses connaissances sur un des sujets ou des auteurs traités dans la présente étude. En bref, l'ouvrage propose une réflexion critique sur la mobilité et sur le cosmopolitisme, défini d'abord comme un « engagement éthico-politique » (p. 151 ; nous traduisons), tout en livrant des analyses littéraires d'une grande finesse, qui permettent au lecteur de (re-)découvrir un ou plusieurs textes littéraires d'auteurs africains ou afrodiasporiques contemporains.

Bernard DE MEYER